HAL
open science

Réactions de Thierry Bulot à l'article de Gudrun Ledegen "Les "parlers jeunes" en zone rurale à La Réunion : une pré-enquête sur le rapport à la ville de la part de jeunes en situation d'insertion professionnelle

Thierry Bulot

To cite this version:

Thierry Bulot. Réactions de Thierry Bulot à l'article de Gudrun Ledegen "Les "parlers jeunes" en zone rurale à La Réunion : une pré-enquête sur le rapport à la ville de la part de jeunes en situation d'insertion professionnelle. Travaux & documents, 2001, Les "parlers jeunes" à La Réunion, 15, pp.113–118. hal-02180860

HAL Id: hal-02180860

https://hal.univ-reunion.fr/hal-02180860

Submitted on 16 Oct 2020

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

Réactions de Thierry Bulot à l'article de Gudrun Ledegen,

« Les "parlers jeunes" en zone rurale à La Réunion : une pré-enquête sur le rapport à la ville de la part de jeunes en situation d'insertion professionnelle »

Thierry Bulot
UMR 6065 Dyalang
Université de Rouen

Réagir par écrit sur un texte destiné à une publication ne m'est pas habituel. Je vais à cause de cela me placer dans une optique, pour moi, plus coutumière qui consiste à faire état de mon sentiment (diversement interrogatif) sur ce que j'aurais pu entendre s'il s'était agi d'une communication orale. Dans la vie rêvée du chercheur, il existe un colloque, une journée de recherche où – lorsqu'il est dans le public – il peut poser à ses orateurs de collègues toutes les questions qu'il veut et aussi longtemps qu'il le souhaite. Je remercie donc Gudrun Ledegen de m'offrir cette opportunité bavarde et questionnante. Mes interrogations sur son texte ne sont, de fait, pas hiérarchisées mais réellement dans l'ordre de leur apparition, ce qui leur confère peut-être un semblant d'impertinence bien involontaire.

Ville et campagne

Je crois que la première réflexion relève autant de la méthodologie (l'objet d'enquête) que de l'objet de recherche proprement dit. Il est effectivement important pour la socio-linguistique (j'ai tendance pour ma part à dire *urbaine*) de travailler les pré-construits lorsque ceux-ci sont tellement intégrés à la culture qu'ils apparaissent comme des catégories naturelles. Il y a de fait une distinction donnée entre ville et campagne ; elles sont

des catégories polarisantes, car elles impliquent des comportements, des attitudes, des valeurs pour les individus ou les groupes qui en ressortissent et que le chercheur classe *a priori* telles, mais aussi polarisées, car elles rendent compte d'une organisation du monde donnée, fixe, quasi fossilisée et universelle sans qu'on travaille ce qu'elles posent d'habitus.

Il m'est impossible, je crois, de répondre encore à cette interrogation de manière vraiment satisfaisante ; il est évident qu'une certaine représentation et un certain usage des espaces socio-géographiques permettent de distinguer des zones rurales (la campagne) de zones urbaines (la ville). Cependant, parce que l'urbanisation (telle que Gudrun Ledegen l'emprunte à Jean Rémy (Rémy & Voyé, 1992), emprunt que je partage d'ailleurs[1]) est un phénomène qui tend à se diffuser, parce qu'elle est une pratique sociale qui participe des valeurs du modèle écologique urbain (avec notamment la superficialité des relations que remarquait déjà l'École de Chicago), il semble nécessaire de distinguer trois termes : citadin, urbain et urbanisé[2].

Le terme citadin s'oppose d'abord à urbain dans la mesure où il permet de distinguer ce qui relève typiquement de l'organisation de la ville constituée, institutionnelle de ce qui impartit à la culture urbaine. L'on peut être un citadin (i.e. résider en ville mais ne pas être (encore) un urbain parce qu'on aura importé ses habitudes relationnelles, alimentaires, ... d'un espace... non urbain). Dans cette optique, l'individu citadin peut être un rural ou un urbain.

Le terme urbain s'oppose à rural par ce qu'il implique une distinction des attitudes, des comportements,... Évidemment une même personne sait être tantôt rurale, tantôt urbaine selon les milieux qu'elle côtoie lors de ces diverses activités. L'emploi de ce terme renvoie explicitement à la culture urbaine.

Le terme urbanisé rend compte de la dynamique sociale (et partant sociolinguistique) qui fait se diffuser le modèle culturel urbain, indépendamment des clivages ordinaires et perçus comme pertinents par les divers acteurs sociaux. Il renvoie à l'urbanisation : la mobilité spatiale socialement valorisée et devenue quasi fonctionnelle voire instrumentalisée dans les pratiques sociales de tous ordres donne sens et valeur à un espace social spécifique. On

---

1. Voir Bulot & Tsekos (1999).
2. Je reprends la distinction urbain/citadin à Leila Messaoudi dans la communication qu'elle prépare aux prochaines Journées Internationales de Sociolinguistique urbaines (Rennes, novembre 2001).

peut saisir que des pratiques citadines ne sont pas nécessairement urbanisées et de même que des pratiques rurales peuvent être urbanisées[3].

Du point de vue des pratiques linguistiques et langagières, cela permettrait de distinguer des usages distincts qui ne sont d'ailleurs pas exclusifs les uns des autres : un parler « citadin » marqué par exemple par des formes rurales, exogènes, parce que les habitants d'un quartier sont des nouveaux venus dans l'histoire de la cité, un parler « urbain » normalisé, « de référence » et endogène pour un groupe donné dont les formes marquent l'appartenance à l'espace socio-culturel de référence (le centre ville, la cité), et un parler « urbanisé » ou mieux « une parlure marquée par l'urbanisation » par ce que cela renvoie aux formes (attitudes et comportements) langagières de l'organisation socio-spatiale de l'espace citadin et/ou urbain et/ou rural.

Si l'on admet avec Jean Rémy et Gudrun Ledegen que l'urbanisation (phénomène social pour l'un et sociolinguistique pour l'autre) tend à s'imposer comme la dynamique perceptible et agissante de la transformation des campagnes et de l'organisation des villes, on peut sans doute (et je rejoins là le début de cette réflexion) poser l'espace urbanisé comme la matrice des pratiques langagières dominantes à tous les niveaux de la gestion des rapports entre variétés ou systèmes ; c'est-à-dire envisager cet espace comme une unité méthodologique à considérer comme prégnante et spécifiant la co-variance entre langue et société par ce qu'elle la resitue dans la dimension spatiale des rapports sociaux.

LE PARLER JEUNE

De ce que je perçois et comprends de l'article de Gudrun Ledegen (en lumière avec mes propres travaux en cours sur les attitudes langagières des jeunes locuteurs cauchois[4] et de ceux publiés sur l'espace urbain rouennais), on peut dire que La Réunion semble être le lieu privilégié d'une urbanisation linguistique en cours (qui n'est pas au même point dans la zone d'Oïl en métropole parce que le processus de minoration n'est pas exactement

3. On peut penser aux termes rurbains et rurbanisation qui prennent en quelque sorte acte de l'appropriation des citadins des espaces réservés aux ruraux.

4. Voir Bulot & Courard (2001) et ce que j'ai présenté (avec Claude Caiticoli et Fabienne Leconte au colloque de Tours (*France, pays de contacts de langues les 9 et 10 novembre 2000*).

semblable) et particulièrement d'une dynamique d'adoption de pratiques langagières urbaines (perçues et mises en mots comme telles et renvoyant aux valeurs de la culture urbaine) voire urbanisées ; celles imparties aux « parlers jeunes ».

Je trouve frappante la confusion notoire (que l'on retrouve d'ailleurs en Pays de Caux[5]) dans l'évaluation des formes : à La Réunion (de fait à Salazie), on semble confondre parfois créole et français dans une « juvenalophonie » représentée où ce qui importe est de faire jeune (par le recours au verlan, aux troncations, aux néologismes, aux emprunts) plutôt que de parler un « jeune » parfait, une forme de référence dont l'appropriation reste valorisante dans l'échantillon réuni par Gudrun Ledegen. Il faut à mon sens s'interroger sur les rapports entre le français de Métropole et de La Réunion pour savoir si un parallèle raisonnable est possible, mais dans l'affirmative, il est probable que cela n'apprendra rien qu'on ne sache déjà sur la hiérarchisation des variétés du français. Ce qui me semble plus pertinent est la mise en relation de l'appropriation du parler et la mobilité spatiale.

En effet, la prise en compte de la mobilité spatiale permet d'expliquer d'abord la mixité du parler : plus les locuteurs sont en contact avec différents milieux plus ils sont à même de devoir interagir en différents sous-systèmes ; elle montre ensuite que le contact relaté donne légitimité des emplois. Elle montre surtout une distinction à opérer entre des locuteurs ruraux mais non urbanisés (ou très peu) et des locuteurs ruraux urbanisés. Pour les uns le parler jeune n'est acquis que de façon médiée (ce qu'on retrouve dans les autres zones rurales urbanisées où le parler jeune ne s'acquiert que pour ce qu'il est donné à entendre par les médias divers) et pour les autres il est appris par la pratique (c'est du moins ce qui est déclaré). Pour l'ensemble, cela semble montrer (et cela confirme une des hypothèses essentielles de Gudrun Ledegen) que le parler jeune est certainement urbain mais est aussi du « rural urbanisé » qui prend de plus en plus d'espace[6] sur le créole en l'occurrence.

---

5. Je pense à la maîtrise de Marie-Anne Tourneur (1999) qui a enquêté dans un collège d'une petite ville du Pays de Caux (Bolbec, près du Havre). Les jeunes collégiens apprennent le parler jeune essentiellement par les médias ; les personnes référentes sont celles qui viennent d'une grande ville (directement ou non).
6. En tout cas plus qu'il n'en a pris jusqu'à présent.

Gudrun Ledegen note le rôle des médias dans la fin de l'autarcie — y compris linguistique — de la campagne. Cela est nécessairement juste. Il semble que l'engagement des médias dans la spectacularisation des « parlers jeunes » est l'un des aspects glottopolitiques les plus prégnants de la diffusion du français en situation de minoration. Mis en scène comme étant paradoxalement la langue des jeunes des banlieues, de la révolte, de la misère sociale, il est aussi celui de l'urbanité valorisante, de la création verbale, des nouveaux talents, bref d'un « jeunisme » dont on connaît les vertus commerciales. La mise en spectacle des parlers jeunes laisse croire à l'existence d'une communauté dynamique – alors qu'une culture urbaine existe *de facto* –, alors qu'il est surtout question de marchandisation de la langue auprès de consommateurs avides de produits dérivés perçus par eux comme identitaires : un adolescent qui parlerait cauchois pour vanter les mérites de son portable n'est pas près de se voir dans un spot publicitaire[7]. En termes sociolinguistiques, il s'agit sans doute de diffuser un substandard pour occuper un peu plus le marché de la langue : si la créativité change de langue, à long terme ce déplacement peut signifier acculturation et/ou une minoration accrue.

Je souhaite terminer par des réflexions d'ordre méthodologique, sachant que, là encore, j'ai plus de questions que de réponses. Gudrun Ledegen signale dans son article avoir exclusivement interrogé des jeunes « en échec » ou « en voie de réinsertion ». Je ne critique pas ce choix même si on peut s'interroger : y a-t-il à Salazie des jeunes qui ne soient pas dans cette situation ? Je ne connais pas assez le terrain réunionnais pour me faire une idée précise. Là n'est pas ma remarque car je pense qu'on peut travailler sur un petit échantillon et obtenir des données fiables quand (et c'est le cas ici) l'hypothèse est clairement en rapport avec les données recueillies. Mes pensées vont en fait au petit nombre de femmes dans l'échantillon : elles semblent sous-représentées. Nous savons qu'il est effectivement plus difficile de convaincre des femmes de répondre à des questions engageant un jugement sur leur compétence linguistique. Cela a déjà été travaillé et encore récemment[8].

---

7. A l'inverse un Normand qui parle normand (mais alors ça ne ressemble pas à du normand) pour vanter son camembert revient d'une manière régulière.
8. Voir l'excellent recueil de Singy qui fait le point sur l'insécurité linguistique des femmes. Les contributions de William Labov et Peter Trudgill sont intéressantes pour la mise à jour des perspectives.

Je pose simplement cette question : y a-t-il méthodologie satisfaisante à mettre en place pour éviter que les données recueillies ne viennent renforcer la minoration que l'on tente de dénoncer par des recherches sociolinguistiques ? Particulièrement, quelle méthodologie mettre en avant pour recueillir les pratiques langagières des jeunes « femmes » non urbanisées en quantité à peu près également pertinente aux jeunes « hommes » ? Cela me semble d'autant plus problématique que le parler jeune médiatisé véhicule – et il est aussi praxis linguistique – des valeurs masculines, souvent phallocrates et machistes, voire plus encore discriminantes pour les femmes[9].

BIBLIOGRAPHIE

BULOT, T., et COURARD, S., « Territoire et identité : le rapport patrimonial à la langue en Pays de Caux. », *Études Normandes*, n° 4, Mont Saint Aignan : Association Études Normandes, 6 pages (à paraître).

BULOT, T., et TSEKOS, N., « L'urbanisation linguistique et la mise en mots des identités urbaines » , in *Langue urbaine et identité (Langue et urbanisation linguistique à Rouen, Venise, Berlin, Athènes et Mons)*, BULOT, T. (Dir.), et TSEKOS, N., Paris : L'Harmattan, 1999, p. 19-34.

COUTRAS, J., *Crise urbaine et espaces sexués*, Paris : Armand Colin, 1996.

RÉMY, J., et VOYÉ, L., *La ville : vers une nouvelle définition ?*, Paris : L'Harmattan, 1992.

SINGY, P. (Dir.), *Les femmes et la langue. L'insécurité linguistique en question*, Lausanne : Delachaux et Niestlé, 1998.

TOURNEUR, M.-A., *Le parler jeune : mise en scène radiophonique*, Mémoire de Maîtrise, Département des Sciences du Langage et de la Communication, Université de Rouen, 1999.

9. Par exemple, les trop rares travaux (il faut mentionner celui de Jacqueline Coutras, 1996) qui existent sur l'appropriation des espaces urbains par les femmes montrent une répartition sans équivoque des lieux valorisants.